

34e Dimanche (C)

Lectio divine sur Lc 23, 35-43

Avec la célébration de la Royauté du Christ, l'église termine l'année liturgique. Tout au long de l'année, dimanche après dimanche, nous avons rappelé tout ce que Dieu a fait pour nous et le prix que cela a coûté à son Fils pour le mener à terme : l'amour démesuré de Dieu et le sacrifice volontaire de Jésus ont été, donc, les motifs centraux de notre pèlerinage liturgique. La solennité du *Christ-Roi*, c'est comme une sorte de synthèse de tout le vécu et célébré au cours de l'année qui se termine : Jésus-Christ est notre Roi, parce que Dieu l'a constitué *le Seigneur* de nos vies et de notre monde. Et Il lui a accordé ce pouvoir non pour nous faire ses serviteurs, sinon pour nous sauver de la mort et de nous-mêmes. Pour ne plus nous perdre, Dieu nous a confié à l'attention de celui qui veut prendre soin de nous : l'amour que Dieu nous a L'a amené à nous mettre tous sous la souveraineté de celui qui a livré sa vie pour nous, son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. Pouvons-nous trouver quelqu'un de meilleur que celui qui a livré sa vie pour que nous l'ayons à jamais ?

On venait de crucifier Jésus, et le peuple restait là à regarder. Les chefs ricanèrent : « Il en a sauvé d'autres : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Messie de Dieu, l'Élu ! » Les soldats aussi se moquaient de lui. S'approchant pour lui donner de la boisson vinaigrée, ils lui disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même ! » Une inscription était placée au-dessus de sa tête : « Celui-ci est le roi des Juifs. » L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injurait : « N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même, et nous avec ! » Mais l'autre lui fit des reproches : « Tu n'as donc aucune crainte de Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras comme Roi. » Jésus lui répondit : « Vraiment, je te le déclare : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis. »

I. LIRE : COMPRENDRE CE QUE LE TEXTE DIT EN CONSIDERANT COMME LE DIT

C'est une très ancienne conviction de la foi chrétienne : Dieu a fait de Jésus de Nazareth *Christ et Seigneur* dans sa résurrection. Il a fallu un certain temps jusqu'à ce que les chrétiens atteignent à comprendre que la mort sur la croix fut, en réalité, la cérémonie de son intronisation royale. Luc fait, aujourd'hui, de cette conviction, une chronique.

La scène, brève, est magistralement écrite. Luc a donné de l'espace et la parole à ceux qui plus étroitement ont été témoins de la mort de Jésus (il ne faut pas penser qu'il n'y n'avait aucun disciple !) : les autorités, qui l'avaient condamné (Lc 23, 35) ; les soldats, qui l'exécutent (Lc 23, 36) ; les deux bandits, qui agonisent à côté de lui (Lc 23, 39-40). Les trois groupes relient la Royauté de Jésus avec son auto-sauvetage ; ils l'accepteraient comme *Messie*, s'il se sauvait lui-même et les sauvait avec lui (Lc 23, 35.36.39). Les autorités doutent de qu'il puisse se sauver, même s'ils ne puissent pas nier qu'il a pu sauver d'autres. Les soldats demandent qu'il échappe d'une mort certaine, s'il le peut, et qu'il montre ainsi sa puissance. Un des criminels l'encourage à qu'il montre son messianisme en se sauvant et en le sauvant. Seulement l'autre, et après avoir avoué sa faute !, lui demande qu'il se rappelle de lui quand il reviendra pour régner. Et celui-ci sera le seul qui partagera et le salut et le règne (Lc 23, 43).

Significativement Jésus, de qui tout le monde parle alors qu'il meurt, n'intervient qu'à la fin pour assurer le salut à celui qui ne doutait pas de sa dignité messianique. Le « *bon larron* » n'a fait que confesser sa faute, reconnaître l'innocence de Jésus et demander à être rappelé lorsqu'il reviendra pour régner. Ceux qui voulaient une preuve - toujours la libération de la croix - pour l'accepter comme *Messie* d'Israël, n'ont obtenu aucune réponse. Celui qui n'avait eu aucun doute sur son innocence ou sur sa royauté, ne voulais que être rappelé par Jésus : celui-ci obtient l'accompagner dans son Royaume.

Luc ferme, donc, la scène avec l'affirmation de la puissance réelle de Jésus de sauver celui qui le lui demande. Mais pour être en mesure de le demander, on aura à avouer, à l'avance, la propre indignité et accepter la manière de comment Jésus exerce de *Messie* de Dieu, en mourant sur la croix. Jésus n'est pas « *le Messie* » en échappant à la mort, mais parce qu'il meurt, toujours pendu de la croix, pour nous en sauver.

II. MÉDITER : Appliquer ce que le texte dit à la vie

Sur le Calvaire, la royauté de Jésus ne peut pas être mal interprétée, tout au plus, et comme nous le rappelle l'Évangile d'aujourd'hui, elle peut ne pas être comprise : vilipendé, alors qu'il pend d'une croix, il est proclamé, non sans ironie, *Roi* et *Messie*. Régner dès une croix est une forme inouïe, peu croyable, de régner. Entrer dans le propre Royaume accompagné d'un condamné, ce n'est pas une façon très noble - est-ce logique ? - de s'étréner en tant que roi. En tout cas, de tous ceux qui ont assisté à la crucifixion, seulement celui qui partagea sa souffrance et sa mort partagea aussi son règne ; le compagnon de passion de Jésus, l'accompagna dans son Royaume. Celui qui surmonte le scandale et partage son sort, même qu'il soit un condamné, l'accompagnera dans son triomphe imminent. Celui qui l'accompagne dans cette transe, bien qu'il le mérite, l'accompagnera dans son triomphe. C'est l'engagement que le

crucifié a assumé sur la croix et qu'il a déjà accompli, tout d'abord, avec son compagnon.

Tout un détail - digne seulement d'un Dieu - avoir mis le destin de nos vies, fortune ou malheur, entre les mains de celui qui offrit la sienne pour sauver les nôtres. Si je veux connaître vraiment, et pour toujours, l'amour que Dieu a pour moi, je n'ai qu'à reconnaître la Seigneurie de Jésus sur ma vie et ma mort. Dieu nous a libérés de tout autre Seigneur et de toute autre servitude, car il ne nous veut que comme sujets d'un seul Seigneur, le Christ crucifié.

Si le service au Christ nous gagne l'amour de Dieu, que devons-nous faire pour réaliser ce service ? Le récit évangélique vient à notre aide : Jésus est roi parce qu'il est mort crucifié ; il n'est donc pas roi à la manière de ceux qui l'ont été ou le sont encore : par héritage familial ou par élection populaire ; Il l'a gagné par force, en livrant sa vie ; sa souveraineté dépendit de son sacrifice personnel ; son règne il l'exerce par le propre service à ses serviteurs, sans se servir d'eux. Le Christ retournera pour régner là où vive un de ses serviteur avec un tel pouvoir sur lui-même comme pour se mettre au service des autres ; le Christ ne laissera pas de régner parmi nous en tant qu'ils existent des chrétiens qui mettent leurs vies à disposition pour que d'autres ne perdent pas les leurs.

Et il faut bien le noter, il n'est pas requis être meilleur que les autres, afin que le Christ commence à régner sur quelqu'un. Seulement nécessaire, ça oui, se maintenir proche de la Croix du Christ, être son compagnon, si non de vie, au moins sur la croix. L'Évangile nous l'a rappelé : un malfaiteur fut le premier citoyen du Royaume ; les autorités et les soldats qui se moquaient de lui, les curieux qui regardaient le spectacle, les amis et les disciples qui l'avaient abandonné, tous perdirent leur chance ; ils ne se voyaient pas si mauvais qu'ils méritaient ce châtement. Par contre, un homme, qui reconnaît sa faute, un forçat qui, par coïncidence, partageait son sort avec Jésus, sut en profiter et parvenir à avoir une place dans son Royaume. L'anecdote devrait nous remplir d'espoir : si un condamné trouva une première place dans le Royaume de Christ, il n'y a aucune raison de douter que nous, un jour, y arriverons aussi. Si entrer dans son Royaume est à la portée d'un malfaiteur, notre Roi nous l'a mis facile.

Mais, il ne suffit pas de mourir comme et avec lui. Le Christ a promis une place à son côté, dans son Royaume, à un pécheur, oui, mais qu'il était, en même temps, le seul compagnon de passion qui lui restait. Il ne put pas récompenser avec une place au paradis à ses disciples qui l'avaient abandonné, ni aux passants qui le regardaient sans aucun intérêt, ni aux soldats qui cherchaient à soulager son agonie, ni aux femmes qui, peignées, le suivaient de loin, même pas à l'autre crucifié qui le pressait à se sauver et à les sauver avec lui. Il a partagé son triomphe seulement avec celui qui avait partagé l'échafaud ; il assura une place à côté de lui dans son Royaume à celui qui avait, à côté de lui, enduré la croix. Personne, donc, ne peut espérer d'arriver là où il est, sans parcourir le même chemin ; celui qui n'a pas été son compagnon dans l'offrande de sa vie, ne peut pas aspirer à l'accompagner dans son Royaume.

Pour accompagner le Christ dans son paradis, ce n'est pas assez d'être son compagnon de passion : il faut aussi reconnaître le propre péché et il faut le prier qu'il se rappelle de nous quand il arrivera à son Royaume. Jésus, qui meurt avec nous, n'est pas comme nous, avec notre peine bien méritée. Tout partager avec Jésus, y compris sa mort infamante, c'est la condition pour partager son Royaume. Nul ne peut espérer d'entrer dans son Royaume, s'il ne parcourt pas le chemin royal parcouru par lui : se déclarer sujet du Christ-Roi impose la servitude de la croix. Que la croix soit son trône oblige ceux qui l'acceptent comme Roi de l'accepter crucifié et d'accepter chacun sa propre croix : mal pourrions-nous reconnaître la Souveraineté du Christ, si nous n'acceptons pas la manière du comment il l'a obtenue. Ce n'est pas la croix, mais le Christ crucifié, le but de la vie du chrétien : entrer dans sa gloire, le réussissent seulement ses compagnons de passion, par indignes qui aient été leurs vies.

Celui qui aujourd'hui se réjouit d'avoir un tel Roi, qui est arrivé à l'être parce qu'il mourut pour lui, devrait être plus prudent et vérifier si vraiment il le sert comme il le mérite. Parce que vouloir l'avoir comme Seigneur et continuer à maintenir le succès, le pouvoir, l'argent, le plaisir, comme la raison de notre vie et, parfois, causer la mort d'autres, n'en est pas du tout compatible. À quel Royaume voulons-nous appartenir : au royaume des débrouillards ou au Royaume du crucifié ? Si, compagnons du crucifié, nous mettions notre vie au service des autres, jour après jour, sans grands gestes mais avec persévérance, il y aurait plus de vie, plus d'avenir, plus d'espoir, dans une société qui compterait avec des chrétiens désireux plus de donner leur vie que de supprimer celles des autres. Les méchants sont en plus dans notre monde ; il lui manque de bons chrétiens, sujets du Roi crucifié.

Ne l'oublions pas : pour rapprocher le Royaume de Christ aux hommes d'aujourd'hui, Dieu n'attend pas que nous soyons déjà bons, il Lui suffirait de que nous partagions avec le Christ la croix que nous avons méritée ; le Christ continue encore à avoir besoin des compagnons de passion, des chrétiens qui, malgré les défauts qu'ils aient, ne renient pas de son Seigneur crucifié. Nous devrions être prêts à partager avec lui nos peines, partager nos solitudes, lui communiquer nos malheurs, pour ne pas le perdre pour toujours. Car, si le Christ règne dès la Croix, celui qui souffre peut compter sur lui, comme compagnon de peines, pendant que l'épreuve dure et il trouvera une place auprès de lui quand son règne viendra.

La promesse que le Christ fit au malfaiteur le jour de sa mort, il ne l'a pas retirée ; avec celle-ci il inaugura son règne, et il s'y engagea pendant qu'il règne. Il n'a pas voulu accorder de triomphes qui semblent de saluts provisoires ; en

fait, Jésus ne se sauva ni lui-même ni ne sauva, non plus, celui qui mourait avec lui, à ses côtés. Mais le compagnon de passion de Jésus ne resta pas dans l'oubli. Le compagnon de Jésus crucifié peut être sûr : même si tout le monde le condamne ou l'abandonne, Dieu le libérera et de ses souffrances et de sa mort. Un Roi ainsi bien mérite notre service : *que ton Règne vienne, Seigneur !*

[P. Txema Martínez, traducteur]